

UN NOUVEAU DÉPART



JE PEUX PAS J'AI SEGPA

STÉPHANE CHATELIN

Un nouveau départ

Ce livre est inspiré du roman Les Misérables de Victor Hugo. L'histoire a été volontairement simplifiée et transposée en Guyane pour que les élèves puissent retrouver des lieux, des personnages et des situations qu'ils connaissent.

Cette version raconte la vie de Jean Martial, ancien détenu qui cherche à se reconstruire, et de Milaine, une petite fille confiée à de mauvaises mains, tout en restant fidèle aux thèmes essentiels : la justice, l'amour, l'espoir et la seconde chance.

Chapitre 1



La Rédemption de Jean-Victor

Le soleil se levait lentement sur le fleuve Approuague. Une brume fine flottait au-dessus de l'eau, comme un voile qui hésitait à disparaître. Assis à l'arrière d'un taxi collectif qui avançait à vive allure vers Régina, Jean-Victor fixait l'horizon. Il venait de quitter le centre pénitentiaire de Rémire-Montjoly, un sac de toile usé sur l'épaule, et un mélange d'espoir et de peur dans le cœur.

Il avait passé six longues années derrière les murs. Pas pour un crime violent : un simple vol commis un jour de misère, un jour où la vie l'avait poussé trop près du bord. Mais la peine avait été rude, et maintenant, dehors, il se sentait presque étranger au monde.

Quand il mit pied dans le bourg de Régina, les regards qu'on lui lança confirmèrent ce qu'il redoutait : ici, tout le monde connaissait l'origine de tout le monde. On sait d'où tu viens. On devine ce que tu as fait. Et les anciens détenus, les gens les surveillent toujours du coin de l'œil.

Jean-Victor inspira profondément.

— C'est un nouveau départ, murmura-t-il pour se donner du courage. Je dois y croire.

Il chercha du travail un peu partout : sur les chantiers, à la mairie, auprès des agriculteurs Hmong. Partout, la même réponse polie mais ferme :

— Ah... on vous rappellera, monsieur. Laissez votre nom et votre téléphone.

Mais personne ne rappelait jamais.

Après deux semaines à errer ainsi, il finit par quitter Régina et suivre la RN2 vers Saint Georges. Il espérait trouver un emploi dans un autre village, là où les gens seraient peut-être moins méfiants.

C'est sur cette route en direction de Saint Georges, à l'entrée d'un virage serré, que son destin bascula.

Une équipe des douanes et de la police aux frontières avait installé un contrôle routier. Barrage, cônes, gilets fluorescents. En avant, un homme se tenait droit comme un bâton, son képi bien en place, ses yeux qui ne laissaient rien passer : l'Adjudant-chef Jafel.

Jafel avait un visage dur, marqué par le soleil, et un sens de la loi aussi solide qu'un tronc de fromager. Pour lui, un ancien détenu, c'était encore un détenu. Point.

Jean-Victor sorti du taxi, son sac sur l'épaule.

— Bonjour monsieur, contrôle de routine. Vos papiers, s'il vous plaît, lança Jafel d'une voix froide.

Jean-Victor sortit ses documents. Le douanier les analysa lentement. Très lentement. Puis ses yeux se levèrent.

— Jean-... Victor ?

Sa voix s'était légèrement durcie.

— Vous êtes sorti depuis combien de temps ?

— Deux semaines, répondit calmement Jean-Victor.

— Et vous allez où ?

— Je cherche du travail. J'avance vers la frontière. Peut-être plus loin.

Jafel plissa les yeux, comme un faucon qui observe un mouvement suspect.

— Vous savez que beaucoup de ceux qui sortent replongent, hein.

On sentait presque un avertissement dans sa voix.

— Je vous conseille de ne pas traîner dans les mauvaises affaires. Je vous aurai à l'œil.

Jean-Victor baissa la tête.

— Je veux juste vivre honnêtement, monsieur.

Jafel resta silencieux quelques secondes, puis rendit les papiers.

— Circulez.

Jean-Victor reprit la route. Mais quelque chose en lui s'effondrait. Cette rencontre n'était qu'un rappel : même en marchant droit, il serait toujours suspect.

Il arriva à Saint-Georges épuisé. Le village, bordé de forêt et de fleuve, semblait paisible. Un petit ponton flottait sur la rivière, des enfants jouaient dans les ruelles, et les oiseaux sifflaient dans la canopée.

Mais il n'avait nulle part où dormir.

Il s'assit sous un carbet abandonné près de la rivière. Le soir tomba. Les grenouilles commencèrent leur concert. La fatigue l'enveloppa, et pourtant, il n'arrivait pas à fermer l'œil.

C'est là que la lumière d'une lampe torche approcha.

— Qui est là ? demanda une voix douce mais méfiante.

Jean-Victor se releva lentement.

— Je... je ne veux pas de problème. Je cherchais juste un coin pour dormir.

Un homme d'une soixantaine d'années s'avança. C'était le Père Martial, connu dans le

village pour aider tous ceux qui en avaient besoin. Il portait un sourire chaleureux et un regard qui semblait tout comprendre d'un seul coup d'œil.

— Tu peux venir manger chez moi, dit-il simplement.

— Mais... vous ne savez même pas qui je suis, répondit Jean-Victor, surpris.

— Je sais juste que tu as faim. On verra le reste demain.

Chez lui, sous un carbet en bois sombre, le Père Martial servit du riz, du poulet boucané et un grand verre d'eau fraîche.

Jean-Victor n'avait pas été accueilli ainsi depuis des années. Après le repas, Martial lui proposa un hamac.

— Reste autant de temps qu'il te faut. Mais promets-moi une chose : si tu veux repartir du bon pied, tu devras croire que c'est possible.

Ces mots, simples mais sincères, frappèrent Jean-Victor en plein cœur.

Le lendemain, Martial l'accompagna dans le village pour l'aider à trouver un petit travail. Il le présenta aux habitants, expliqua qu'il avait besoin d'une seconde chance.

Progressivement, les gens acceptèrent Jean-Victor. Il porta des sacs de farine, répara un

carbet, nettoya les voitures. Il travaillait, il souriait, il avançait. Et chaque soir, il remerciait Martial en silence.

Mais une seule chose le hantait encore : si Jafel apprenait qu'il vivait ici, il risquait de venir lui causer des problèmes.

Alors Jean-Victor prit une décision difficile : il changerait de nom. Il deviendrait Jean Martial, en hommage à celui qui lui avait tendu la main. Un nouveau nom. Une nouvelle vie. Une nouvelle chance.

Mais quelque part, entre Régina et Saint-Georges, l'Adjudant-chef Jafel continuait son

travail. Il notait tout, observait tout, et n'oubliait jamais un visage.

Un jour ou l'autre, leurs chemins allaient se croiser de nouveau...Et rien ne disait que la chance serait encore du côté de Jean-Victor.

Chapitre 2



Fantine et son enfant

Le soleil était déjà haut lorsque la pirogue de Fantine glissa vers Saint-Georges. Elle serrait contre elle sa petite fille, Milaine, une enfant douce, aux yeux grands comme le fleuve et aux cheveux noirs bouclés qui lui tombaient sur le front. Elles avaient dormi peu la nuit précédente. Fantine s'était levée tôt, le cœur lourd, car elle devait prendre une décision difficile.

Fantine avait quitté son village au Brésil pour fuir son mari et pour trouver du travail à Saint-Georges. Elle espérait offrir une vie meilleure à Milaine, mais la réalité avait été plus dure que prévue. Les emplois étaient rares, les loyers trop chers, et s'occuper d'un enfant tout en travaillant lui semblait impossible.

Alors, sur les conseils de quelques habitantes du marché, elle se rendit chez Monsieur et Madame Batouta, un couple de commerçants connus pour garder des enfants... mais surtout connus pour aimer l'argent. Fantine ne savait pas cela. Elle voulait seulement une famille qui s'occuperait bien de sa petite.

La pirogue accosta au ponton. Milaine, émerveillée, regardait les maisons colorées, les femmes qui vendaient du poisson, les enfants qui jouaient au foot dans la rue..

— Maman, on reste ici ? demanda-t-elle avec une petite voix inquiète.

Fantine lui caressa la joue.

— Non, ma chérie. Je reviendrai te voir souvent. Tu vas rester un peu ici. Le temps que maman trouve du travail.

Milaine baissa la tête, mais ne pleura pas. Elle était courageuse, trop courageuse pour son âge.

Les Batouta attendaient devant leur boutique.
Monsieur Batouta, un homme imposant, bras musclés et regard qui brillait toujours d'intérêt quand il était question d'argent, afficha un large sourire.

— Ah, c'est elle, la petite ? dit-il en s'approchant.

— Oui... elle s'appelle Milaine. Elle est très sage et parle français, répondit Fantine.

Madame Batouta, mince et nerveuse, s'empressa d'observer l'enfant.

— On s'en occupera très bien. Pas de problème. Mais il faudra payer pour la

nourriture, les habits, l'école, tout ça. Vous comprenez.

Fantine hocha la tête, déjà angoissée.

— Je ferai tout pour envoyer de l'argent, je vous promets.

— Très bien, conclut Monsieur Batouta. Laissez-la, et allez, vous verrez, tout ira bien.

Milaine s'accrocha à la robe de sa mère.

— Maman, je veux rester avec toi.

Le cœur de Fantine faillit se briser.

Elle s'agenouilla, prit le visage de sa fille entre ses mains.

— Je t'aime, ma petite. Et c'est pour toi que je fais ça. Tu seras bien ici, d'accord ? Tu verras, tu joueras avec d'autres enfants, et maman reviendra vite... très vite.

Milaine, les larmes aux yeux, hocha la tête. Elle essaya de sourire mais échoua. Fantine la serra une dernière fois contre elle, puis se força à se lever.

Madame Batouta tira doucement Milaine vers la boutique.

Fantine monta dans la pirogue, et le moteur ronfla.

Milaine courut vers le ponton, tendant les bras.

— Maman ! Maman !

Fantine détourna les yeux, parce que si elle la regardait, elle n'aurait plus eu la force de partir.

Les semaines passèrent. Fantine trouva un petit emploi à Macapa : elle faisait le ménage dans un hôtel du centre-ville. Le travail était dur, le salaire faible, mais elle tenait bon. Elle envoyait de l'argent chaque mois aux Batouta. Parfois même plus que ce qu'elle avait. Elle mangeait peu pour pouvoir payer plus.

Mais jamais Madame Batouta ne disait merci. Au contraire, elle en demandait toujours davantage.

— La petite a besoin de sandales.

- Elle a déchiré sa robe, il faut une nouvelle.
- Elle mange beaucoup, vous savez. Il faut payer plus.

Fantine, épuisée, acceptait tout.

Elle n'avait plus de temps pour elle, tombait souvent malade. Mais elle continuait à sourire quand elle parlait de Milaine.

Un matin, alors qu'elle était venue pendant un week-end rendre visite à Milaine à Saint-Georges, elle vit un attroupement près de la mairie de quartier. Les gens parlaient d'un homme qui aidait les habitants, réparait des maisons, distribuait des repas, et organisait des actions pour améliorer le village.

— Tu ne connais pas ? C'est Jean Martial, le nouveau responsable du quartier! lança une femme.

— Un homme bien, ça ! Toujours prêt à aider.

Fantine ne le savait pas encore, mais Jean Martial était Jean-Victor.

Le soir, avant de repartir, Fantine s'effondra dans la rue, la fièvre la consumait. Les gens ne s'arrêtèrent même pas. Jusqu'à ce que Jean Martial arrive.

Il se pencha immédiatement.

— Madame, vous allez bien ?

— Je... j'ai juste besoin... d'un peu d'air...

Il comprit que ce n'était pas juste de la fatigue.

Il la porta jusqu'à un petit dispensaire.

Quand elle ouvrit les yeux plus tard, Jean Martial était là.

— Vous avez besoin de repos. Votre corps est épuisé, dit-il en lui tendant un verre d'eau.

— Je... je dois retourner à Macapa pour travailler... je dois envoyer de l'argent pour ma fille.

Jean Martial fronça les sourcils.

— Votre fille ?

Alors Fantine raconta tout.

Les Batouta, les mensonges, l'argent et la peur de perdre Milaine. Le manque qui la dévorait.

Jean Martial sentit quelque chose bouger en lui. Un souvenir. Une douleur qu'il connaissait : celle d'être seul contre le monde.

— Quel est le nom de votre fille ? demanda-t-il doucement.

— Milaine... elle est ici à Saint-Georges.

Jean Martial se leva.

— Fantine, écoutez-moi. Vous ne devez plus vous inquiéter. Je vais aller la chercher.

Fantine ouvrit grand les yeux.

— Vous... vous feriez ça ? Pour moi ?

— Pour une injustice, répondit-il simplement.
Personne ne doit souffrir comme ça. Ni une
mère. Ni un enfant.

Le lendemain matin, Jean Martial alla au
magasin des Batouta. Ils ne furent pas ravis de
le voir.

— Vous êtes qui, vous ? grogna Monsieur
Batouta.

— Je viens chercher Milaine. Fantine est
malade. Elle ne peut plus payer.

— Pas possible ! Elle nous doit encore trois
mois ! Et puis la petite est très bien ici !

En vérité, Milaine n'était pas "très bien".
Elle faisait la vaisselle, portait de lourds seaux
d'eau, et n'avait même plus de sandales.

Jean Martial posa ses mains sur la table de la
boutique.

— J'emmène la petite. Maintenant.

Monsieur Batouta voulut protester. Mais même
si le regard de Jean Martial n'avait rien
d'agressif, il restait ferme et implacable.
Milaine accourut vers lui en voyant qu'il venait
pour elle.

— Vous êtes venu me chercher ? Vraiment ?

Il lui sourit.

— Oui. Ta maman t'attend.

En sortant Milaine regardait le fleuve défilier,
serrant la main de Jean Martial.

— Est-ce que maman va bien ? demanda-t-elle.

— Elle ira mieux quand elle te verra, répondit-il.

Mais au fond de lui, Jean Martial savait une chose : en aidant Milaine et Fantine, il avait fait quelque chose de juste... mais il avait aussi attiré l'attention sur lui.

Et l'Adjudant-chef Jafel, toujours à l'affût, n'était jamais bien loin...

Chapitre 3



La révolte

Les années passèrent. Milaine grandit, douce et intelligente, entourée de l'amour de sa mère et de Jean Martial. Elle connaissait les villages le long de l'Oyapock, les pirogues qui fendaient l'eau, les marchés colorés, et les sentiers secrets dans la forêt. Elle était curieuse et pleine de vie, mais aussi consciente de la fragilité de ce monde.

Un jour, elle rencontra Marius, un jeune garçon de Cacao qui venait souvent à Saint-Georges pour ses études à la cité scolaire et pour voir son grand père. Marius était courageux et engagé : au collège, il participait à des réunions pour défendre les droits des habitants, protéger la forêt et améliorer les villages isolés. Milaine et lui se lièrent rapidement d'amitié... puis d'amour.

Mais la vie paisible de Milaine et de sa famille fut troublée. Les habitants de Saint-Georges, inspirés par Marius et d'autres jeunes, organisèrent une manifestation sur la place du village pour réclamer de meilleures conditions

de vie et la baisse du coût de la vie. La colère était calme mais ferme. Les habitants voulaient se faire entendre.

Jean Martial, fidèle à ses valeurs, décida de les protéger. Il savait que la situation pourrait dégénérer, que les forces de l'ordre interviendraient, et que des arrestations pouvaient avoir lieu. Il se plaça au milieu de la foule, essayant de calmer les esprits, mais aussi de protéger chacun et surtout Milaine. Milaine se tenait près de lui, tenant la main de Marius.

Soudain, le bruit de moteurs et sirènes se fit entendre. Deux patrouilles de gendarmerie

accompagnée de la douane arrivaient avec à son bord, un visage connu : l'Adjudant-chef Jafel. Son regard était sévère, mais quelque chose avait changé depuis la dernière fois qu'il avait croisé Jean Martial : il voyait maintenant un homme qui avait aidé sa communauté.

— Martial... dit-il calmement.

Jean Martial inclina légèrement la tête.

— Monsieur Jafel... Je protège ces gens. Ce sont des habitants qui en ont assez de payer cher pour tout, ce ne sont pas des criminels. Jafel observa la foule. Les enfants, les familles, les anciens, tous déterminés mais pacifiques.

Une lueur de doute traversa ses yeux :
pouvait-il vraiment arrêter cet homme ?

La tension monta. Des policiers arrivèrent par
bateau et encore d'autres en renfort en
véhicule, mais Jean Martial calma la situation.
Il guida la manifestation vers l'extérieur de la
ville, jusqu'à ce que finalement tout le monde
rentre chez lui.

Jafel, assis dans la voiture qui suivait le
cortège, regarda la scène. Il réalisa quelque
chose qu'il n'avait jamais accepté avant : Jean
Martial n'était pas un criminel. Il était juste,
courageux et honnête. Pendant un instant, il
pensa à toute sa carrière, à sa rigueur, à sa

peur des erreurs. Et il comprit que la justice n'était pas seulement une loi stricte... elle était parfois dans le cœur des hommes. Il fit un signe à ses hommes.

— On rentre. Cette manifestation est pacifique. Les policiers hésitèrent, mais suivirent son ordre.

Jean Martial remercia Jafel d'un simple regard.

— Merci, murmura-t-il.

Jafel hocha la tête. Sans un mot de plus, il fit demi-tour en voiture. Cette décision marquait la fin d'une longue poursuite. Il savait qu'il n'oublierait jamais cet homme.

Milaine, tenant la main de Marius, regarda les voitures avec leur gyrophare clignotant s'éloigner. Elle sourit. Elle avait grandi, appris la vie, et savait que même dans les moments difficiles, il y avait toujours quelqu'un pour protéger ce qui est juste. Elle savait aussi que son père adoptif avait choisi la bonté au-dessus de la peur, et qu'elle devait suivre son exemple.

La justice, la bonté et l'amour avaient triomphé, même dans un endroit éloigné et parfois oublié par le monde.

Milaine et Marius restèrent ensemble. Ils grandirent, étudièrent, et vécurent selon les

valeurs que Jean Martial leur avait transmises : le courage, la persévérance et le respect des autres. Et, parfois, en regardant le fleuve sur le pont de l'Oyapock s'étendre à l'infini, Milaine pensait à l'homme qui avait changé sa vie et celle de sa mère.

Dans les villages, la légende de Jean Martial, l'homme juste qui avait protégé les habitants de Saint-Georges et sauvé une enfant, se raconte encore. Et dans le cœur de ceux qui avaient été témoins de sa bonté, il restait à jamais vivant

FIN